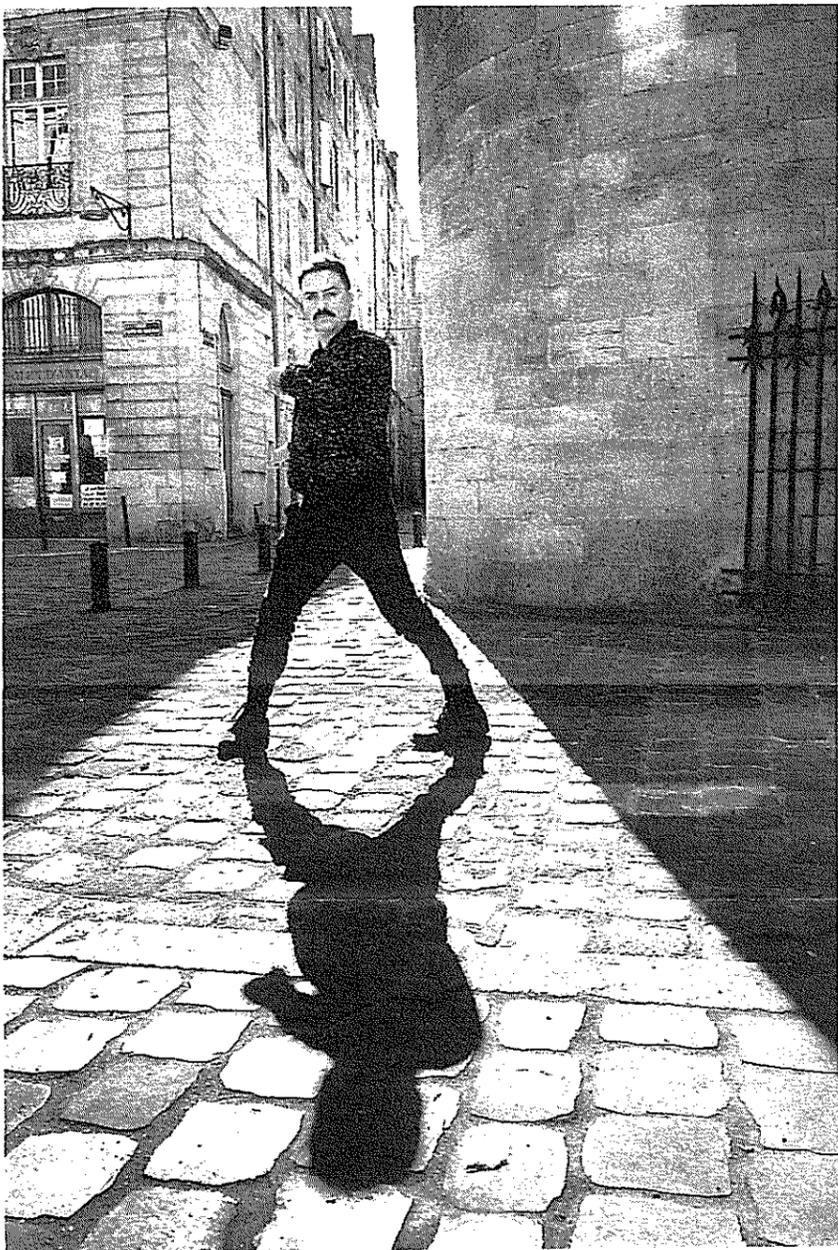


Au queer de l'Iran

Gurshad Shaheman Arrivé en France à 10 ans, l'auteur et performer retrace quarante ans d'histoire des Iraniennes et de lutte contre le patriarcat avec sa mère et ses deux tantes.



C'est quoi cette moustache de daddy? Où sont les grandes boucles d'oreilles, la chevelure de jais et les ongles pailletés? Où est la quinzaine de bracelets au poignet, dont le «killing-killing» «faisait chier» – rit-il – les spectateurs de théâtre en salle? Il y a bien encore ce khôl qui souligne le vert perçant des yeux et jette sur la moustache superlative une pincée d'ironie. Mais pour le reste, le Franco-Iranien Gurshad Shaheman confirme: on est passé du vestiaire mixte chatoyant au «look de Tonton turc», lance-t-il, sourire frétilant et port de tête royal. Après des années à se déguiser en hétéro, le bouchon de la cocotte avait sauté au sortir de l'École régionale d'acteurs de Cannes, et particulièrement avec la création de *Pourama Pourama*. C'était dans les années 2010, le jeune acteur devenait auteur et soldait le passé dans une puissante trilogie autobiographique: l'enfance sous les bombes irakiennes à Téhéran dans les années 80, l'appartement de la tante devenue plaque tournante de films occidentaux en VHS, la découverte émue du clip *Boys, Boys, Boys* de Sabrina, l'embrigadement idéologique de sa sœur de 6 ans à l'école, l'arrivée à Lille à 10 ans avec la

mère divorcée, la découverte enthousiaste du sexe tarifé dans les parcs de Toulon (qu'il raconte en détail dans le dernier volet de la trilogie *Trade Me*), l'homophobie latente à l'école de théâtre, la honte du corps laissée en héritage et qu'il a fallu vaincre...

A l'époque, donc, l'entreprise autobiographique s'était accompagnée d'un look protéiforme et miroitant, qu'il trimballait avec majesté jusque dans les couloirs du Cours Florent à Bruxelles où il fut enseignant. Puis, deux événements: Gurshad Shaheman a entamé un documentaire théâtral pour lequel il fallait collecter des témoignages de jeunes garçons placés en foyer: «J'ai bien

senti que la rencontre ne pouvait pas avoir lieu si je me présentais avec cette panoplie.» Surtout, une alarme intérieure s'était déclenchée, celle qui lui fait se méfier de l'«instrumentalisation»: «On avait commencé à m'inviter à certains événements en projetant sur moi des attentes trop précises.»

Cette même alarme, sans doute, lui fait insister aujourd'hui, devant nous: pourquoi *Libé* souhaite écrire un portrait de lui pile maintenant? Entre autres, lui répond-on, parce que sa

pièce *les Forteresses*, créée avec sa mère et ses deux tantes iraniennes, est placée pile sous le projecteur de l'actualité. S'y racontent les vies croisées de ces trois sœurs iraniennes sur quarante ans depuis les premières révoltes étudiantes de 1977, lorsqu'elles lisaient Beauvoir et Sartre, que la mère manifestait avec les militants communistes près de la prison d'Évin avec Gurshad, bébé, sous le bras, jusqu'à leurs retrouvailles en 2018 au Festival d'Avignon, en passant par l'évocation de l'enfance commune avec ce père progressiste, qui hurlait contre les tchadors noirs: «Mes filles sont des lionnes. Elles n'ont pas besoin de se terrer sous des métrages de tissu.»

Alors, d'accord, parlons de cette œuvre, c'est un honneur, merci. Mais Gurshad Shaheman précise: à l'heure où les Iraniennes, pour la première fois soutenues par des hommes, brûlent leurs voiles et coupent leurs cheveux au rythme des slogans «Femme, vie, liberté», n'attendons pas de lui, s'il vous plaît, qu'il parle «à la place d'autres voix» ou capitalise sur le combat. Ce serait risquer d'usurper les mots de ceux qui sont restés ou sont activistes ici. Lui, est parfois interprète dans une association trans de Bruxelles où il vit, fut traducteur du poète et militant politique iranien Reza Baraheni, mais son territoire reste celui, plus oblique, de la création poétique. Il prend ces pincettes avec douceur et fermeté, selon le précepte affiché sur son profil

WhatsApp «doux mais pas mou». Il a l'humour fripon et distingué mais n'aime pas les familiarités empressées: il continue à vouvoyer, en souriant bien sûr, lorsque le serveur le tutoie. Il pèse chacun de ses mots en évoquant l'éthique des prises de parole. C'est le cœur de son métier puisqu'il est documentariste. Dans ses pièces, les témoins (membres des communautés

1978 Naissance à Téhéran.

1988 Arrivée en France.

2015 Création de *Pourama Pourama*.

2021 *Les Forteresses* (Les Solitaires intempestifs).

2022 *Pour que les vents se lèvent* (à partir de *Orestie*) au TNBA, à Bordeaux.

queers en exil depuis la Syrie, le Liban, l'Iran par exemple) parlent souvent en leur nom sur le plateau. «Un vrai merdier en termes de production et d'obtention de visa, je vous l'accorde mais un cap que je me donne de plus en plus dans le travail.» L'idée des *Forteresses*, donc, est née au Festival d'Avignon à l'été 2018, lorsque sa mère et ses deux sœurs s'y étaient retrouvées pour voir une autre pièce de Gurshad programmée là-bas. «Mes tantes ne parlent pas un mot de français et se sont farcies deux heures de théâtre dans le noir pour m'applaudir. En récompense, je les ai emmenées voir tous les spectacles de danse avec des gens à poil...» Devant l'humour et le panache de ces femmes, sa collaboratrice Sophie Kretzschmar le persuade: «Les femmes de ta famille, Gurshad, c'est une mine d'or, tu dois les mettre en scène.»

Il a grandi autour d'elles toutes, à Téhéran, dans un gynécée enfumé par les clopes de la grand-mère qui lisait le journal à la loupe. Le père, ingénieur des ponts et chaussée, emmène parfois l'enfant avec lui au front. Il fait mine de ne pas remarquer les princesses en robe rose dessinées par ce fils que jamais il ne touche ni n'embrasse. Des années plus tard, à des milliers de kilomètres de distances, le fils créera, comme une supplique au père, *Touch Me*: pour que Gurshad poursuive le récit sur scène, le spectateur doit se lever des gradins et toucher le corps de l'acteur. Récemment, le père est venu d'Iran à Maubeuge pour applaudir son ex-femme, ses ex-belles-sœurs et son fils dans *les Forteresses*. «C'était la première fois qu'il voyait mon travail.»

Peut-être entendra-t-il parler du nouveau spectacle de son fils: une réécriture de *Orestie*, cette pièce antique «militariste, colonialiste et misogyne – ça a été une horreur à relire sous cet angle, hein» – qu'il a retournée comme un gant pour en faire un manifeste anti-patriarcal et queer. Notamment en défense de l'ethnie turcophone d'Iran dont il vient, ces Azéris à la langue interdite et la culture effacée – «disons que je m'identifie plutôt aux Troyens». Et en hommage à toutes, tous les Iphigénie passées et à venir, qui furent sacrifiées par les pères pour permettre les guerres. Certaines se trouvaient déjà dans ses contes d'enfants en azéri. Dedans, des jeunes filles se sacrifient en se transformant en coquelicots pour fleurir le désert. D'autres, nues, portent pour tout ornement des colliers de perles. C'est dommage: on a oublié de lui suggérer cette panoplie pour la photo. ◀

Par ÈVE BEAUVALLET
Photo RODOLPHE ESCHER

LE PORTRAIT